



CLASSIQUES  
GARNIER

DUVAUDIER (Jacqueline), « Quand Jules Renard épingle Paul Verlaine », *Revue Verlaine*, n° 2, 1994, p. 167-169

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14706-0.p.0171](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14706-0.p.0171)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1994. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## *Quand Jules Renard épingle Paul Verlaine*

par Jacqueline Duvaudier

« Est-ce que le fils de Verlaine ressemble à Rimbaud ? »<sup>1</sup> Cette boutade aussi drôle qu'approximative n'est que l'un des vingt-cinq traits de plume qui visent Verlaine, dans le *Journal* de Jules Renard, commencé en 1887, neuf ans avant que la mort dérobe le poète « au galetas d'une vieillesse misérable »<sup>2</sup>.

Féroce avec les relations dont il n'espère rien, Renard en rajoute quand il s'agit de l'auteur de *Sagesse* : « Verlaine attaqué par une bête dans la Forêt Noire : il a reconnu Rimbaud. Et si ce n'était pas la Forêt Noire, elle était peut-être plus noire qu'elle »<sup>3</sup>.

Ils se rencontrent aux dîners littéraires de la Plume où l'on croit les Symbolistes « tous ces gens-là disent – je suis un révolté moi – avec un petit air de vieillard qui vient de faire pipi sans trop souffrir »<sup>4</sup>. Verlaine – Prince des poètes – est là parmi « des laideurs étudiées comme des têtes de cannes. L'effroyable Verlaine : un Socrate morne et un Diogène sali ; du chien et de la hyène... Au café on le tire avec des “Maître” “cher Maître” mais il est inquiet et demande ce qu'on a fait de son chapeau. Il ressemble à un Dieu ivrogne. Il ne reste de lui que notre culte. Sur une ruine d'habit, – cravate jaune, pardessus qui doit être en plus d'un endroit collé à la chair, – une tête en pierre de taille de démolition. »<sup>5</sup> Quelques dîners plus tard : « Verlaine, Socrate particulièrement boueux..... sentant l'absinthe cause, bafouille, parle par gestes.... avec sa bouche où habiteraient des sangliers et son chapeau, et sa cravate de boîte à Poubelle.... Il grince comme une hyène rit ». Un dialogue difficile sur l'argent s'engage entre le poète clochard et

---

<sup>1</sup> Jules Renard, *Journal*, Paris, édité par la Typographie François Bernouard, 1927, t. 1, 1887, le 14 mars 1892, p. 122.

<sup>2</sup> André Suarès, *Pages*, Édition du Pavois, 1948.

<sup>3</sup> *Journal*, éd. citée, le 22 janvier 1893, p. 148.

<sup>4</sup> *Ibid.*, le 3 février 1891, p. 81.

<sup>5</sup> *Ibid.*, le 9 mars 1892, p. 120-121.

celui qui, tout excité, contera deux fois cet échange historique : « Ça m'est égal d'être dans la merde, pourvu que ma petite femme mange du homard.... »<sup>6</sup>

Quand il reprend la scène, en août 1896, Renard en tire une moralité : « Verlaine avait le génie d'un dieu et le cœur d'un cochon. Ceux qui ont vécu près de lui ont dû bien souffrir. Tant pis pour eux ! Ils avaient le tort de se trouver là. » Fleuron de cette époque qualifiée de « vespasienne » par Pierre Schneider<sup>7</sup>, l'auteur de *Sourires pincés* n'hésite pas à revenir à quelques reprises sur des propos scatologiques de Marcel Schwob, après une visite matinale au poète, dans son antre où trône un malodorant vase de nuit avec « un caca au milieu de la chambre... »<sup>8</sup>

Le 9 janvier 1896, lendemain de l'enterrement du poète, Renard se surpasse et tire de l'événement croquis et réflexions féroces. Dans la foule se trouvaient : Lepelletier « des larmes plein la bouche », Barrès, la voix d'un corbeau croisé d'un caveau, Montesquiou qui ramasse les chapeaux, Mendès banal, Coppée, qui retient sa place près du défunt au paradis, Mallarmé au discours hermétique « qu'il faudra relire », Vicaire complètement ivre, etc. « Donnay se présente à moi : c'est le premier service que Verlaine m'ait rendu. »

Ce que cache Poil de Carotte, c'est que plusieurs fois il aide le Pauvre Lelian : cinquante francs en 1889, peut-être plus en 1893, une rente en association avec d'autres écrivains, versée à partir de mars 1892. Veut-il ainsi racheter ses rosseries ? Une évidence s'impose, la détresse de Verlaine l'atteint. Pense-t-il que sans son mariage avec Marie Morneau et les trois cent mille francs de la dot, il risquait de connaître un jour un sort semblable : « Moi j'ai peur... de devenir à la fin un très pauvre homme. »

Le Rêve avec des soins subtils  
Comme des vers au cœur d'une prune  
A fait son gîte dans la lune...

Rimes presque verlainiennes commises par un famélique Renard de vingt ans qui s'efforce de passer pour un poète et écrit à sa sœur : « Je fais cela pour que les salons s'ouvrent. On n'y lit pas de prose. »<sup>9</sup> Pourtant il va

<sup>6</sup> *Ibid.*, le 10 octobre 1892, p. 137-139. « La petite » peut être Eugénie Krantz ou Philomène Boudin.

<sup>7</sup> Pierre Schneider, *Jules Renard par lui-même*, Éditions du Seuil, « Écrivains de toujours », 1956, p. 28.

<sup>8</sup> *Journal*, éd. citée, le 20 juillet 1892, p. 132 et le 9 janvier 1896, p. 300-301.

<sup>9</sup> Lettres de Jules Renard à sa sœur Amélie du 24 novembre 1884. Les vers sont extraits des *Roses*, recueil de poésie édité très péniblement à compte d'auteur

récidiver et deux ans plus tard récite encore des poésies dans un café de la Place Saint Michel ; il est hué car ses vers sont jugés inconvenants. Il n'obtient des applaudissements que chez les Zutistes<sup>10</sup>. Il restera rêveur, abandonnera la lune, la poésie, les grands espoirs : « mal nourris, tous mes projets sont morts de faim ». Il se considérera comme un raté et dira de son Journal : « Ceci est un cahier d'avortements ».

Avec la lune et les rêves, il existe un autre point commun chez Paul et Jules : les belles-mères, bourgeoises, fortunées et séduites par les futures gloires littéraires des gendres. Madame Mauté aura fait le mauvais choix. Madame Morneau permet à Renard la co-fondation de la revue du *Mercur* en 1889, grâce à... sa solvabilité !

Offrons-lui la conclusion de l'ambiguïté des émotions ressenties devant le poète : attirance/dégoût, mais jamais mépris<sup>11</sup>. Il se promène avec des amis quand surgit un mendiant « qui ressemble à Verlaine... par sensibilité peureuse nous lui donnons chacun deux sous. C'est à la fois une charité et une façon de désarmer l'abîme qui bâille à nos pieds »<sup>12</sup>. Belle allégorie de l'angoisse.

---

chez Paul Sevin. Aucun exemplaire de l'opuscule ne fut vendu ! D'après Maurice Toesca, *Jules Renard*, Albin Michel, 1976, p. 39.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>11</sup> Contrairement aux déclarations venimeuses d'Edmond de Goncourt traitant à de nombreuses reprises dans le *Journal* des Goncourt, Verlaine de « pédéraste assassin ».

<sup>12</sup> *Journal*, éd. citée, le 5 juillet 1895, p. 270.